

## Jusqu'à l'os

Les choses étant ce qu'elles sont, changeons-les.

Changer de musique. Changer de verre. Changer de cigarette. Changer de drogue.

Des frissons me prennent dans le cou et remontent jusqu'au haut du crâne comme des milliards d'aiguilles qui transpercent chaque cellule de ma peau. Mes veines sont sur le point d'exploser quand les battements de mon cœur voyagent à travers mon sang. Des images s'enchaînent, encore et encore, tirent mon cerveau vers le sol et se multiplient par milliers.

Quelqu'un apparaît à l'encadrement de la porte, une bière à la main, dont la mousse déborde, et une cigarette dans l'autre.

« Tu veux tirer ? » me demande-t-il.

Je hoche la tête et il me tend sa clope.

Je prends une bouffée et je sens le tabac descendre dans mes poumons jusqu'à les recouvrir d'une surface grise et translucide pour former une fleur autour. Une rose pousse dans chaque membre de mon corps, épouse chacun de mes organes et s'allonge sous ma chair. Sa tige croît à travers mon sang et des épines commencent à arracher l'intérieur de ma peau.

Les images reprennent en moi. Tout n'apparaît qu'en double ou en triple, en accéléré puis au ralenti. Je vois un océan de cigarettes dans lequel je ne rêve que de plonger. Les vagues affluent vers le sable doré et leur écume se dépose sur les dunes qui s'écroulent peu à peu. Des fleurs englobent le soleil qui continue de brûler sur une inconnue perdue. Son corps commence à prendre feu, sa bouche s'ouvre, un cri s'en échappe mais n'empêche pas la chaleur d'atteindre son épiderme et de l'achever. Elle se fracasse au sol dans un éclat violent et des

cendres s'égarèrent dans le vent alors que des tournesols envahissent son corps et rongent les restes de son cadavre.

Mes pieds s'enfoncent dans le sol et l'eau de pluie remonte jusqu'à mes chevilles. Les basses de la musique résonnent dans mon esprit et se fracassent contre la paroi de ma tête à chaque pulsation. J'ai perdu le contrôle de mes bras et de mes jambes qui se remplissent d'eau pour nourrir la plante affamée. Rien n'est statique. Des spasmes brutaux s'enchaînent chaque seconde et réveillent mes muscles gorgés de pluie.

- Tu vas bien ? demande le garçon.

- Oui.

J'essaie de me convaincre. Je vais bien. Je vais bien. Demain, j'aurai arrêté. « Plus jamais de drogues », je me dis.

Je vais changer.

J'irai dans une maison en bord de mer où je lirai des livres sur mon balcon quand le soleil brillera sur la côte. J'aurai toutes ces choses dont on a besoin pour vivre comme une machine à laver, un four, des livres, une voiture, un travail, des enfants.

J'effacerai la plus sombre partie de moi-même. Je deviendrai comme tout le monde. Je ferai comme tout le monde.

Je vais changer.

La musique résonne de plus en plus fort à travers mes tympans. Je n'entends plus rien d'autre que la mélodie qui hante mon esprit et fait vivre mon cerveau. C'est comme si chacune des notes prenait un chemin nouveau de mon crâne et que je découvrais des sensations nouvelles à l'écoute de cette chanson. Des lumières de différentes couleurs dansent sur la peau du garçon à côté de moi. J'arrive à voir le moindre de ses grains de beauté, chacune des veines de son visage, tous les reflets de ses pupilles et chacun de ses cils est merveilleusement

bien dessiné. Je n'avais jamais remarqué durant les dix minutes précédentes – ou peut-être vingt ou trente – à quel point il était d'une beauté envoûtante. J'ai envie de toucher chaque cheveu brun de sa tête, de caresser ses paupières et l'embrasser dans la nuque.

Mais je suis complètement défoncée, et des regrets m'envahiront au matin.

Je ne dois pas l'embrasser. Je ne dois pas l'embrasser.

Ce n'est plus moi. Ce n'est pas possible, quelqu'un a pris possession de mon corps, qu'est-ce que je fais ?

Il faut que j'arrête. Que j'arrête tout de suite de coller mes lèvres aux siennes et passer ma main sur sa joue.

C'est toujours comme ça, avec la drogue. On se dit « cette fois, ça va le faire, je ne ferai pas de conneries » et finalement, ça déraile toujours. On pense qu'on a le contrôle, que tout ira bien, qu'on est fort, mais arrive un moment où on commence à voir double, à parler à n'importe qui, à voir des choses qu'on pensait invisibles. On ne sait jamais à quoi s'attendre. Il n'y a plus de réel. Il n'y a plus de futur, plus d'humains, plus de questions. Tout est fixé sur l'instant présent, sur le moindre ressenti des effets. C'est là que tout se passe. Quand une fois seul, on se découvre mieux en quelques minutes qu'en des années d'existence, comme si on devenait soudainement quelqu'un d'autre, quelqu'un de mieux. Parfois, il y a cette sensation en vous, comme si on vous vidait de toutes les souffrances et qu'un doux voile parcourait l'intérieur de votre corps pour le réchauffer de partout. À d'autres moments, des ombres semblent parcourir votre âme et absorber tout ce en quoi vous croyiez. Mais c'est ça, que j'ai toujours voulu. L'effet de surprise dans chacune des drogues, en rechercher de toujours plus fortes, toujours plus nouvelles. Avant, je me contentais d'un simple joint, de temps en temps, que je partageais avec une de mes amies. On se sentait réelles, on voulait découvrir ce que d'autres ignoraient totalement. Ça suffisait à me faire légèrement tourner la tête pour me sentir bien, alors j'en fumais de plus en plus. Je faisais partie de ceux qui ne voulaient plus craindre, qui cherchaient

une échappatoire, qui méprisaient la mort – ou peut-être bien la vie. Je voulais changer et bientôt, le shit et la beuh me lassaient. Je voulais plus. Je voulais tout savoir, tout connaître, chercher la porte du nouveau monde pour pouvoir m'y fondre encore. J'étais déjà foutue. Mais j'ai continué. Ecsta, héro, LSD, cocaïne... Il y avait tant à comprendre ! Je puisais dans mes économies – Noël, anniversaires – et j'achetais dès que j'avais assez. C'était devenu un besoin et quand je n'étais pas défoncée, je me sentais faible. Mais je voulais être forte, je voulais me sentir puissante. Alors j'ai pris ces drogues pour tenir le coup. Comment j'aurais fait, sinon ? Regarder la vie passer pendant que je me noyais ? C'était ma bouée de sauvetage. Si je lâche maintenant, je coule.

L'inconnu continue de faire vagabonder sa main sur mes bras, mon dos, mon visage. Il mordille ma lèvre inférieure, effleure ma nuque, presse sa bouche contre la mienne. Il me fait penser à un animal abandonné complètement affamé dont je suis le repas.

« Tu me rends accro... » soupire-t-il en m'enlaçant.

Ce mot résonne dans mes pensées en boucle. Des visions m'envahissent et se reflètent à chaque fois que je cligne des yeux. Elles finissent par me frapper sous les paupières et cogner sans cesse.

Accro. Accro. Accro.

« T'en fais pas, je deviendrai pas accro. »

C'était la phrase qu'on se répétait entre nous, dès qu'on allumait une clope, en se regardant avec des yeux qui s'illuminaient en même temps que la flamme à l'extrémité. On marchait souvent tous ensemble dans les rues sombres dont l'asphalte mouillé scintillait sous la pluie, en s'échangeant les briquets, en se demandant où on pourrait aller. Parfois, on atterrissait dans un quelconque bar ou un parc et alors, on s'asseyait pour parler et boire dans la vapeur des fumées. La plupart du temps, on amenait des bouteilles d'eau vides qu'on avait rempli de

mélanges alcoolisés qui nous donnaient la sensation d'avoir un peu plus chaud. Avoir froid était notre plus grande inquiétude quand nous sortions dehors. On ne craignait rien d'autre, ni les personnes ivres et agressives qui rôdaient dehors la nuit, ni même l'endroit où nous pourrions dormir. Mais avoir les mains glacées, on ne supportait pas. Rien que le fait de tourner notre pouce sur la roulette des briquets était horrible.

On regardait toujours les gens passer en essayant de deviner leurs vies. « Elle, c'est une femme trompée par son mari », « Lui, il va bientôt se marier », « Celle-ci, elle mourra d'un cancer du poumon ». On les trouvait ridicules, avec leurs belles cravates et leurs voitures flamboyantes. On les haïssait, à vrai dire, ces bourgeois qui rentraient tous dans le même moule qu'on voulait juste fuir. On les surnommait les robots. Tous programmés pour faire la même chose, aucune défaillance. Mais je me disais qu'après tout, robots ou pas, on finirait tous squelettes. Chaque corps, chaque visage, une fois mort, sera rongé par les terres perfides du monde. On naît squelette. On meurt squelette.

Des rayons lumineux tanguent sur le visage de l'inconnu. De plus en plus vite. J'ignore combien de temps a passé. J'aimerais attraper ces rayons artificiels dans ma main et les emmener partout avec moi pour les sortir quand la nuit tombe. Je fixe un pot de fleur derrière son oreille en me demandant combien de verres de vodka j'ai bu, combien de joints j'ai fumé, combien de traces j'ai sniffé. Et je ne sais toujours par la réponse. Peu importe. J'essaie de me concentrer, mais trop d'émotions se bousculent et se chevauchent dans mon esprit. Je me répète que tout va bien. Tout va bien, je suis à peine défoncée, j'ai connu pire. Mes articulations s'alourdissent pendant que la surface de ma peau vibre intensément. Il y a plusieurs personnes en moi. Je le sens. Des fantômes nébuleux déambulent dans mes entrailles en hurlant toujours plus fort, puis ils forment un cercle et crient pour dresser un empire de poussières et de vent. Tout est flou, des cadavres flottent autour du vent. J'essaie de tout oublier... mais je me rappelle

de tout. Peut-être que j'aime ça au fond, souffrir pour me sentir exister, me concentrer sur la douleur, car c'est la seule chose qui soit vraie. Mais je ne veux plus de souvenirs. Comment font les autres ? Ceux qui parviennent à affronter leurs démons sans se démolir eux-mêmes ? Comment peuvent-ils guérir ? Je voudrais leur dire que moi aussi, un jour, je m'en remettrai, mais hélas, je pense que l'on ne se remet jamais de rien.

Je regarde le jardin où les néons se reflètent à la surface des briques de pierre. Les rayonnements jaune, bleu, rouge accélèrent et semblent absorber chaque molécule d'air. Le jardin est envahi de rayons lumineux qui vacillent sur les parois et les feuilles des arbres, qui s'élèvent dans le vent. Les murs s'élèvent jusqu'au ciel sombre tapissé de nuages et même cet espace est trop petit pour une solitude aussi grande que la mienne. Je n'avais jamais ressenti ça auparavant.

Jamais je n'étais vraiment seule. Je me baladais souvent avec mes amis le soir, et quand je me retrouvais sans eux, j'errais dans la rue avec une cigarette à la main sous le ciel qui se colorait des plus belles nuances de bleu ou de rose. Je mettais mes écouteurs et passais aléatoirement les chansons de mon portable. Je ne me sentais pas isolée quand personne n'était avec moi le soir. J'étais alors avec une autre partie de moi-même. Une partie libre et nouvelle que je n'aurais jamais cru destructrice, dépendante et ignorant que ma vie se consumait à la vitesse de l'opium.

« Tu veux ? », murmure l'inconnu qui continue de m'embrasser au creux du cou.

Je ne comprends pas tout de suite de quoi il parle avant que je réalise que sa main s'avance lentement le long de ma cuisse. Je le regarde, et soudain ce si parfait étranger m'apparaît dénué de charme, si transparent.

Des échos aigus traversent mon ouïe. De plus en plus stridents, ils martèlent mon esprit sans interruption dans de violents coups sonores. Mes os

apparaissent, translucides, et dans mon cœur tape et perce un retentissement éclatant. Quelque chose se remplit en moi, remonte de mes chevilles jusqu'aux côtes et tangué à l'intérieur. Je crois que c'est de l'eau. L'eau s'engouffre dans mon corps jusqu'à tirer sur les parois de ma peau veinée de bleu cyan tandis que les mains du garçon effleurent de plus en plus fort mes jambes.

Puis l'eau déborde.

- Et, et ! Pourquoi tu pleures ? s'exclame-t-il.

Il me prend par les épaules, essuie les larmes qui dévalent sur mes joues.

- Je vais changer, je lui murmure entre mes sanglots. Je vais changer.

Il rit.

- On change pas, soupire-t-il. On change jamais.

- Si demain je change pas, je meurs.

Je ne sais pas si j'ai dit ça à haute voix. Il y a tant de mots que j'ai toujours voulu dire, mais personne n'était là pour écouter.

- C'est dur, je continue. C'est dur parce que je suis foutue ... complètement foutue. Je suis une camée jusqu'à l'os ... Et putain, j'ai besoin...

- Putain, t'as pris quoi ? T'as les pupilles vachement dilatées.

- Mais ta gueule ! J'ai besoin d'un truc là, vite ! T'as pas de l'ecsta ? De l'H ?

Il ne sourit plus. Il est devenu calme, les yeux grands ouverts et il me tient le genou qui tremble depuis tout à l'heure.

- Tout va bien, dit-il. Tout va bien.

- J'ai l'air d'aller bien ? Je te dis que j'ai besoin d'un shoot.

Je cherche dans chaque poche de ma veste furieusement à la recherche d'un sachet quelconque – shit, beuh ou ecsta.

- Putain mais merde, où c'est !

Je fouille à la poche arrière de mon jean et j'en sors un sachet rempli de poudre blanche. J'ordonne au garçon de partir et je trace un rail de coke – plus long que d'habitude, j'en ai besoin.

Puis je le sniffe.

Je vais changer.

Je vais arrêter de me boire, de me piquer, de fumer, de sniffer. Je vais partir dans un endroit où personne ne me connaîtra et où je pourrai m'inventer un passé. Je vais étudier les langues, et acheter des livres, des chats, des guitares.

Je vais changer, je le sais.

Changer d'amis. Changer de personne. Changer d'avenir. Changer de vie.

Je m'accroche

Je vais lâcher ma bouée de sauvetage et je vais nager

Je vais nager

Dans cet océan de cigarettes

Il y a une rose pleine de mensonges

Qui me déchire de ses épines

Je ne veux pas me noyer

Dans les vestiges de mon existence

Je m'assois sur une chaise de ronces

Dans mon empire de vent et de poussières

J'y suis reine

Regardez-les, regardez-les

Ils me rendent folle et j'ai un incendie dans mes pensées

Je vais changer, je l'éteindrai

Je me lève et soudainement

Tout tangué

La rose se brise et éclate en moi

Mes veines sont glacées, plus rien ne bouge

Ma peau disparaît, mes os se dévoilent

Je suis un squelette.